

Julie Fischer
ventre gris

09.11 / 21.12.2013

La Galerie Marine Veilleux est heureuse de présenter *ventre gris*, une exposition personnelle de Julie Fischer, diplômée de l'École Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles en 2011. Exposé au Salon de Montrouge en 2011, à la BNF dans le cadre d'une sélection pour la Bourse du talent et au Festival Circulation(s) en 2012, son travail a également été montré à l'occasion des Rencontres d'Arles et plus récemment au CEAAC de Strasbourg. Il a notamment bénéficié d'une mention spéciale pour le prix Voies Off en 2011.

" Trouver une île aménagée, un premier cerne dans l'étendue que l'on voudrait embrasser, un creuset

Descendre incrédule dans la matière d'un lieu

Veiller aux délivrances

Assister muette aux premiers pas

Dans les interstices d'un quotidien réglé, laisser la photographie se loger comme un fluide

Trouver la nécessité de la collecte dans les voies ouvertes par le mouvement général

Mettre l'outil même à l'épreuve des particules et des sécrétions organiques

Retenir le jaune des odeurs

Penser bleu

Étreindre, bâtir, raser, déplacer, caresser, recueillir, piétiner, pétrir, ordonner, encadrer, dépouiller, immerger

Décider comment tuer

Ne pas oublier de respirer

Confondre les surfaces

Déplacer des pierres sur le sable pour dessiner quelque chose

Embrasser les paradoxes

Reposer dans le gel minéral

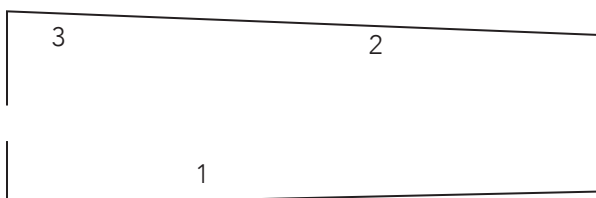
Ne toucher à rien "

Julie Fischer, *Notes* (extrait), printemps 2013, Ipiutaq (Groenland)

Julie Fischer remercie vivement Agathe Devisme, Kalista Poulsen, Ina et Ali, Pascale et André Fischer, Florian Tiedje et Antoine, sans lesquels ce projet n'aurait pu voir le jour.

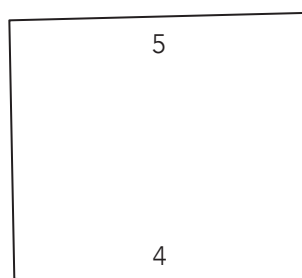
Rez-de-chaussée

1. Sans titre, (pelisses), 2013
2. Sans titre, (ronde balle 2), 2013
3. Sans titre, (agneau 2), 2013



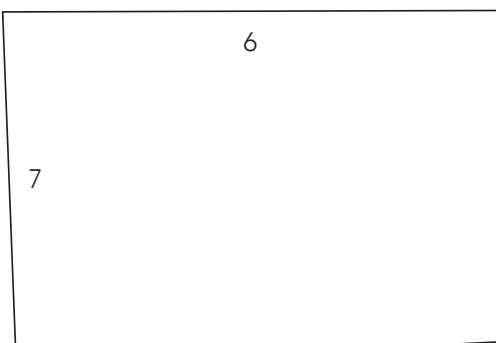
Cave 1

4. Sans titre, (lambeau), 2013
5. Sans titre, (agneau 1), 2013



Cave 2

6. Sans titre, (nouveaux nés), 2013
7. Sans titre, (pupilles), 2013



Entretien avec Marion Duquerroy, 3 novembre 2013

Depuis ton travail Les Passeurs (2009-2011) et jusqu'à aujourd'hui le spectateur se questionne à raison sur la présence animale qui infuse l'ensemble de tes séries et Ventre gris ne fait pas exception. Pourtant, tu as toujours revendiqué que cette thématique n'est en rien le sujet principal de ton travail. Parviens-tu aujourd'hui à expliquer la place que ces bêtes, surgissantes, spectrales ou fragiles y occupent ?

Si j'ai toujours été attirée vers les zones susceptibles d'être peuplées d'animaux, je n'ai pour autant jamais eu l'impression de travailler sur «la question animale» ou de considérer les bêtes comme un sujet à proprement parler. J'ai l'impression qu'il s'agit plutôt d'une piste, d'un mouvement que j'aurais choisi de suivre. Il m'a toujours semblé que de bien des manières mon regard, qui cherchait son expression à travers la photographie, entrait précisément en résonance avec la présence au monde silencieuse et sensuelle des animaux. S'il était question d'amour, celui-ci graviterait à mille lieues de tout protectionnisme. Il trouverait sa plus paradoxale et par là même sa plus vive expression

dans l'acte de prendre soin de la bête jusqu'au bout, jusqu'à son achèvement s'il est nécessaire...et peut-être ensuite dans l'acte de photographier l'animal gisant, dont je ne me distingue plus. À force de contacts fuyants, il se pourrait qu'ils me guident vers une acceptation du passage et de l'impermanence des choses... celle-ci même que je tente maladroitement de retenir à l'aide de ce filet à papillon qu'est l'appareil photo.

Pour Ventre gris, photographies prises lors de ton séjour au Groenland, deux attitudes ou plutôt actions semblent se dégager favorisant autant de types d'images. D'un côté, le travail in situ au sein de la ferme engendrant une prise d'image intégrée au geste quotidien de labeur, de l'autre une collecte d'images de petits artefacts, d'objets trouvés, glanés au fil de tes déambulations solitaires. Peux-tu nous éclairer sur la polysémie de ces énergies qui traversent ton travail ?

L'offre à laquelle j'ai répondu pour partir au Groenland avait un caractère essentiellement agricole. J'avais donc bien l'espoir en partant de pouvoir installer mes prises de vues dans une dynamique « agricole » (il s'agissait là aussi de suivre un mouvement). Le hasard et la chance ont voulu que mes hôtes soient particulièrement sensibles à mon projet photographique, ce qui a facilité les choses. Il n'en reste pas moins que les journées étaient très denses et les jours de congés inexistantes. De fait, mes marches solitaires ou accompagnées autour de la ferme s'effectuaient dans une dynamique similaire à celle qui m'agitait au travail. Non seulement je ne fais pas de distinction entre les images ayant été saisies dans et hors de la ferme, mais le rythme soutenu de ce séjour a fini par induire une sorte d'indistinction générale, où les formes et les idées se confondaient et se scindaient de façon fulgurante : il est arrivé que toute surface, toute structure, tout fragment soit bon à enregistrer tant chacun semblait contenir tout de ce qui l'entourait. Après quoi, il a été question d'organiser un recueil en imaginant qu'il soit possible, pour une fraction de ce rythme et de ces gestes, de ces passages et de ces glissements que je trouvais féconds, de persister...

Comment choisis-tu tes destinations – Finlande, États-Unis, Groenland ou autour de chez toi? Est-ce que ton choix est motivé par une envie de créer et d'imaginer un ailleurs, un autre territoire ? Ou simplement d'être plus consciente de celui qui t'entourne ?

C'est une question de disponibilité plus que de choix. Si l'on envoie des rêves nébuleux dans certaines directions et avec insistance, il arrive parfois qu'un bout de réalité en prenne la forme. L'occasion de partir au Groenland s'est présentée par hasard et ce sont des circonstances très différentes qui m'ont amenée en Finlande, en Estonie et aux États-Unis. Peut-être que lorsqu'on entreprend un voyage, on cherche une bulle où les divisions qui nous tiraillent habituellement n'ont plus cours. On dirait qu'aujourd'hui le départ est une condition nécessaire à mon travail mais cela me fait l'effet d'une fantaisie car au fond j'ai toujours été très sédentaire.

Tu cherches, pour chaque séjour au loin, à être dans des lieux isolés, voire désertiques. Néanmoins, tu n'aspères pas à y demeurer seule. Comment expliques-tu ce désir de solitude jumelé à un besoin d'être toujours discrètement entourée ?

Je crois que je suis attirée par le désert pour les mêmes raisons que tous les traverseurs de désert... On voudrait revoir le spectacle de la genèse, ou comment c'était avant qu'il y ait trop de tout, peut-être faire furtivement l'expérience d'un convoité silence, ou régler ses comptes avec l'immensité. Pour un photographe c'est comme plonger dans un abîme, fouler directement la surface sensible du monde et être tenté de s'y confondre. Mais dans les faits, je suis toujours amenée à relativiser : les 3 mois que j'ai passés au Groenland, dans un recoin de fjord loin de tout, ont été les plus denses et peut-être les plus agités de ma vie. Le silence et la solitude (la paix...) sont des choses bien relatives qui brillent comme des mirages au bout du monde...

Lors de notre dernière discussion à Paris, tu montrais un intérêt grandissant pour les artistes marcheurs, entre autres Hamish Fulton. Te sens-tu proche de ce concept développé par l'artiste anglais « no walk no work » pour qui la marche fait œuvre ?

Comme pour beaucoup de photographes, la marche est une condition irréductible d'apparition de mon travail, mais de toute évidence, celle-ci n'est pas une fin en soi. Fulton dit aussi «An object cannot compete with an experience.». C'est en ce sens surtout que la radicalité des artistes marcheurs m'intéresse. Si l'on prend toute la mesure de cette assertion et que l'on éprouve néanmoins la nécessité d'ancrer un travail de création visuelle dans l'expérience sensible des choses, on peut se retrouver dans une impasse. Il me semble reconnaître parfois dans les solutions plastiques proposées par les artistes marcheurs, une forme de désespoir... Peut-être s'agit-il du même désespoir qui me pousse à goûter encore à l'effet de réel de la photographie, à cette porte ouverte sur la possibilité d'embrasser les paradoxes et de trouver des terrains d'entente.

Enfin, est-ce que la photographie est nécessaire à ton travail ou est-elle davantage une trace de ton expérience ?

A vrai dire je continue d'être surprise par la façon dont la photographie m'accompagne. Souvent je me dis qu'une exigence intellectuelle plus grande m'amènerait vite à une position plus radicale...mais je succombe toujours à un sensualisme débordant. Enfin, quand je photographie, je nourris l'espoir de pouvoir plus tard trouver une forme à ce chaos et restituer quelque chose, tout en sachant que l'entreprise sera hasardeuse, les images n'étant jamais que de petits lambeaux sans odeur. Peut-être est-ce pour cela que de mes images, les horizons et les lignes de fuites sont quasi-absents. En rabattant le plan des choses sur le plan de la photographie j'entends rendre les choses un peu plus là pour le spectateur, un peu moins ailleurs... Peut-être s'agirait-il en fin de compte d'embrasser aveuglément la fonction d'apaisement des images.